

A manière de prologue

Pour un poète, se marier revient à être chassé¹ : dans les deux cas, il perd sa liberté ou meurt. Et moi, je suis pratiquement né marié : dès l'âge de cinq ans, suite au divorce de mes parents, j'ai vécu avec ma mère un redoutable mariage (affectif, cela va sans dire) que j'ai essayé de fuir dès que cela m'a été possible. Comment ? Voilà bien l'erreur : en me réfugiant auprès d'autres femmes qui ont voulu m'allaiter, me surprotéger, me dicter mes actes et m'offrir des patrons de conduite pour affronter le monde. A vingt-et-un ans, j'ai convolé en justes noces pour la première fois, et ce fut un échec absolu. Au point que j'ai fini par renouer avec une de mes maîtresses pour embrouiller les choses de manière définitive.

Mais tout cela, je l'ai raconté ailleurs. Il s'agit maintenant de vous expliquer (à vous et à moi,) pourquoi je ne peux demeurer célibataire et, en même temps, ce qui m'empêche de me comporter en mari idéal et de ne pas partir à la chasse de toute femelle se prêtant à mes menées ou m'invitant à succomber aux siennes. Le moment est venu d'ajouter une précision : comme si tout cela ne suffisait pas, à dix-huit ans je me suis rendu compte que je serais écrivain et à vingt-trois ans (avec deux recueils de poèmes et un autre de nouvelles à demi-achevé), j'ai scellé un mariage indissoluble avec la littérature. Un lien aussi contraignant qu'un autre, qui exige temps, ferveur, métier et fidélité. Or la bigamie est un péché que je suis en train de purger : sans ma femme, je ne peux pas écrire et sans écrire je ne peux pas coucher avec ma femme.

Ces notes constituent un témoignage sur cette purge. En essayant de me soustraire au harcèlement de ma moitié, je me suis mis à rechercher (ou à accepter) les épisodes les plus étranges dans le but de rassasier ma libido, d'accumuler de l'expérience et de tromper confortablement Julieta – mon épouse –

1 Jeu de mots intraduisible sur *casado* (marié) et *cazado* (chassé) (n.d.t.)

avec la littérature. Sauf qu'à l'heure de la création, j'ai dû tout raconter dans le détail et en toute précision, au point que l'excès d'érotisme frise la pornographie. Mais les choses ne s'arrêtent pas là : au cours de la rédaction de cette espèce de Journal, en me rappelant les scènes qu'il fallait décrire ou en imaginant d'autres qui auraient pu se produire dans ce *mare magnum* de la fornication, j'ai souffert d'excitations constantes contre lesquelles je n'ai trouvé d'autre remède que de réveiller Julieta (j'écris normalement de dix heures du soir à deux heures du matin, habitude acquise pour me défendre de la tendresse ou de l'animadversion des épouses) et de lui faire l'amour comme un dément, de manières si nombreuses et bizarres que le cercle s'est refermé et voilà que Julieta est devenue, à la fois, elle-même et toutes les femmes. Bref, me voici dans un borbier : je ne sais plus si je trompe ma femme avec la littérature, ou la littérature avec la pornographie, ou la pornographie avec ma femme, dans cette espèce de monogamie multiple.

Mon cas est sans espoir. Si ces histoires ont le don de vous émouvoir ou de susciter en vous un brin de clémence à mon égard, n'hésitez pas à me tendre la main. La confession est le premier pas pour sortir de l'état de péché, quant au reste, je le laisse à votre patience.

Le oui des jeunes filles

— Qu’ont-elles dit, les jeunes filles ? demanda Abel.

Et moi, tout sourire, de répondre :

— Que veux-tu qu’elles aient dit, mulâtre ? Avec moi, c’est toujours oui.

Et c’était vrai. Dès le jour où j’ai fait connaissance d’Iraida – ma première épouse – a commencé une chaîne d’immuables acceptations dont je n’ai pas encore vu la fin. D’innombrables aventures d’une nuit, de quinze jours, de six mois, à moins qu’il ne s’agisse que de quarante minutes dans les toilettes d’un restaurant dont la porte était protégée par une amie. Puis survint Julieta. La passion engloutit tout autre sentiment ayant tenté sa chance et déboucha sur l’amour. D’abord enragé et puéril, plus tard lyrique, et finalement tolérant dans le louvoisement de telle ou telle tempête. Même Iraida, têtue s’il en est, succomba à la poussée de cet élan et me concéda le oui quand je demandai le divorce pour épouser Julieta. Ce deuxième mariage n’assécha pourtant pas le torrent d’assentiments qu’était ma vie et, ce matin-là, je me rendais avec Abel au rendez-vous que nous avaient donné les deux jeunes filles conviées par ma désinvolture dans certaine maison d’un quartier élégant de la ville.

Evelyne, je l’avais connue quand j’étais avec Elizabeth, sa soeur, environ deux ans plus tôt. Elle avait quatorze ans, et ma maîtresse, vingt-et-un. Elles étaient orphelines de mère. Elles vivaient avec le père dans un appartement minuscule situé au-dessus du bar où travaillait le chef de famille. Le trajet était court : du travail au lit et de celui-ci au rhum que je consommais sans relâche jusqu’à tomber de sommeil. L’appartement comptait trois pièces : un salon-salle à manger-cuisine, une chambre divisée en deux pour protéger l’intimité des jeunes filles, et une salle de bains à côté de laquelle une boîte d’allumettes faisait l’effet de la suite luxueuse d’un hôtel cinq étoiles. Evelyne allait au collège et Elizabeth était vendeuse dans un magasin de prêt-à-porter féminin. Je leur rendais visite chaque fois que je pouvais me soustraire à la surveillance d’Iraida, et il me fallait attendre

que le progéniteur allât se coucher pour qu'Elizabeth intimât un ordre irrévocable à la cadette et que nous pussions nous aimer, rapidement et en silence, sur le canapé qui délimitait la frontière entre le séjour et les autres pièces.

Une nuit, tandis qu'Elizabeth faisait mille pirouettes à califourchon sur moi, je pus voir Evelyne soulever le rideau de la chambre et nous épier avec une attention plus soutenue que ne le justifiait la simple curiosité. Cela me stimula étrangement. J'installai sa sœur de sorte qu'elle admirât comme il convient les allées et venues des sexes l'un dans l'autre, du regard je l'invitai à un jeu qu'elle accepta sans tarder en écartant complètement le rideau et en me dévoilant sa sveltesse nubile avec l'insolence du poissonnier qui vous offrirait un hareng pour le prix d'un pagre. La tonique de mes visites en fut modifiée. Evelyne se fit plus aimable : elle m'offrait des sodas, du café, du rhum, qu'elle me servait accompagnés du frôlement de ses doigts sur mon bras, de ses mamelons turgescents sous le corsage contre ma joue, ou du bord intérieur de ses cuisses le long d'une ligne de mire devenue incontrôlable, les jambes ne cessant de s'ouvrir et de se fermer à l'ombre de l'éternelle minijupe.

Vint enfin le jour où Elizabeth fut souffrante et Evelyne s'offrit à m'éclairer l'escalier avec un quinquet. Elle ne me fit pas le moindre signe. Sans caresses préliminaires ni rien d'autre que de la furie à l'état pur, nos deux corps se fondirent en un accouplement frénétique qui dura exactement le temps qu'il nous fallut pour atteindre la porte donnant sur la rue. Evelyn n'était pas vierge. Autrement dit, la cérémonie précédente de visualisation n'obéissait à d'autre secret que le plaisir du voyeurisme. Ainsi en fut-il pendant plusieurs semaines : elle s'arrangeait pour épier tous nos ébats et je la regardais se masturber dans la pénombre. Puis, nous changeâmes de tactique : Evelyne subtilisait à son père la clé du taudis et nous nous y retrouvions en pleine nuit pour nous appliquer à jouir sans briser aucun des nombreux récipients tapis dans l'obscurité inviolable. Tant de précautions ne servirent pourtant à rien. Elizabeth nous prit sur le fait lorsque, la confiance nous ayant fait relâché la garde, les halètements d'Evelyne retentirent dans la chambre où sa sœur dormait sans se douter de rien. Elle nous attendit presque jusqu'au lever du jour à la porte du bar. En nous apercevant, elle se contenta de baisser la tête et d'entrer dans la maison. Evelyne la suivit en bafouillant une excuse de collégienne prise en fla-

grant délit de faute légère. Je n'y retournais plus jamais après cette aube entre toutes funeste.

Avec Esther, ce fut autre chose.

Elle fit irruption dans le paysage au début de ma relation encore clandestine avec Julieta. Elle était allée voir mon collègue Juan Ramírez, avec sous le bras quelques nouvelles qu'il fallait examiner avant de l'associer à l'Atelier littéraire. Un véritable désastre : érotiques, osés dans leur conception, ils étaient écrits dans un langage pompier digne du pire roman à l'eau de rose. Juan Ramírez m'envoya le cas étiqueté d'insoluble. Esther était une de ces femmes nées pour vivre de leur corps, que ce soit par la prostitution, le mariage, la danse, le sport ou le défilé de mode. En prime, elle distillait la luxure, dans la manière qu'elle avait de vous regarder, dans l'affectation avec laquelle elle vous saluait, dans le geste voluptueux dont elle vous tendait la main en cas de présentations. Je lui consacrai le reste de cette journée. Quand elle finit par partir, le patron crut bon de me prévenir : « Attention, avec ses airs de sainte-nitouche, elle a fait de la tôle. »

Des conversations ultérieures me permirent de confirmer cette affirmation et je fus ainsi en mesure d'inscrire les éléments suivants à son dossier :

ESTHER CARMENATES DIAZ : Née le 1^{er} août 1969. Fille unique de Leandro (boulangier) et Esther María (sans travail). Foyer convulsé pour cause de père coureur. Déménagements répétés pour couper court aux scandales pour histoires de jupons dans le voisinage. Problèmes de conduite à l'école primaire. Courts séjours dans un centre de rééducation. Tentatives de suicide. Services de psychiatrie pour enfants. S'échappa à douze ans du milieu familial et, sous le pseudonyme de Marysol, s'en alla tapiner sur le port en quête d'un marin prêt à offrir en échange de ses faveurs, parfums, vêtements ou autres bagatelles. Elle trouva. Un Grec lui échangea sa virginité contre une bouteille de shampoing au santal. Le passe-temps devint commerce. A quatorze ans, elle fut arrêtée avec sur elle une liasse de dollars et écopa de trente mois dans une prison pour mineurs. Condamnation doublée suite à fugues et rixes. A la sortie, tomba entre les pattes de Roberto, un Costaricien qui, ayant échoué aux études universitaires qu'il était venu faire ici, continuait de résider dans le pays en introduisant des filles dans le

commerce charnel et le trafic de marijuana. Il lui monta un appartement avec tout ce qu'il faut, frigo plein à craquer, bar garni et double sortie sur la rue. De son quartier général Esther exerçait sa fascination sur les étrangers décidés à s'offrir quelques heures phénoménales. Roberto finit par quitter Cuba –après harcèlements multiples des autorités migratoires et policières–, avec les poches bourrées de fric et la promesse de réclamer sa légitime épouse une fois bien installé à San José.

Elle aussi répondit que oui lorsque je l'invitai à la première d'un film d'Almodovar. Elle arriva vêtue comme un mannequin de *Elle*. Au début j'étais mal à l'aise dans mon habillement de professionnel à peine solvable : des jeans de contrebande achetés au marché noir, une chemise chinoise de marque *Yumuri*, des chaussures hongroises achetées au magasin *Amistad* et des cigarettes bon marché de fabrication nationale. Bien plus tard, l'entendant respirer profondément à cause d'une scène érotique entre Assumpta Serna et Nacho Martínez, je pris sa main et eu ainsi raison d'une distance si fragile qu'elle n'attendait que mon initiative pour se volatiliser. Esther couvrit mes cuisses de son étole et me masturba sans commisération tandis que la foule abandonnait la salle, émerveillée, comme toujours, devant l'union d'Eros et de Thanatos.

Une fois chez elle, elle m'avertit : «Je sais que tu dois partir tôt... si tu peux.» Je ne pus presque pas. Esther se joua de mon expérience sexuelle qu'elle réduisit aux dimensions des tâtonnements du séminariste en vadrouille chez les putes. Au moment de nous séparer, elle me fit cette invitation : «Viens quand tu veux. Pour toi c'est gratuit. Roberto m'envoie un peu d'argent et les autres complètent, mais à moi il me faut deux choses : des orgasmes et de la tendresse.»

— Et alors ?

— J'ai continué de la voir entre deux touristes jusqu'au jour où je fus officialisé avec Julieta. Tu te rappelles la soirée où Julieta nous a fait sa scène de jalousie ? C'était à cause d'Esther. Et entre le classique «elle ou moi» j'ai dû opter pour le bon sens.

— Mais hier, finalement, que s'est-il passé ?

— J'y arrive : il devait être neuf heures du matin, j'arrive devant l'église de la Soledad et je vois Esther assise sur un banc en train de prendre son bain de soleil. «Comment va?», dis-je.